

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 29

Artikel: "Revoyance" : le revenant du cimetièrre
Autor: Ceresole, Alfred
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209685>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SIMPLE HISTOIRE

J'ai un ami, un jeune ami, qui « fait » de la littérature, ce qui ne l'empêche pas, d'ailleurs, d'être un charmant garçon. Il a vingt ans, c'est-à-dire qu'il est à cet âge où la vie nous sourit, où tout semble facile et agréable et où, malgré les déceptions, les embûches et les coups du destin, l'on croit à son étoile, à son talent. C'est l'âge où l'on est sincère, où l'on se livre, c'est l'époque bénie du printemps qui paraît éternel. c'est... la vingtième année, quoi, si tôt enfuie et qui ne revient jamais.

Donc, mon ami Charles a vingt ans et croit avoir du talent. Si j'étais bien sûr que ces lignes ne lui tomberont pas sous les yeux, je vous avouerais, bien bas, que je crois aussi qu'il en a, du talent, et du plus rare et du plus délicat. Mais voilà, de nos jours, cela ne suffit guère, pour réussir. Ah ! j'en connais des littérateurs, des artistes, et des vrais, qui n'ont vu le succès leur sourire qu'à l'âge où, désabusés, lassés, aigris, ils ne songeaient plus qu'à vivre leur vie, ignorés, oubliés, loin de ce public qui est si mauvais juge, loin du bruit, des soucis, des directeurs et des éditeurs !

Charles avait, sans se rebuter, sans douter un seul instant, connu les stations dans les cabinets directoriaux, attendant deux, trois, parfois quatre heures, pour s'entendre dire d'un ton supérieur et sans réplique :

— Ah ! c'est vous, jeune homme ? J'ai lu votre petite machine ; pas mal, pas mal, mais ce n'est pas théâtre pour un sou ; si vous en faisiez un roman ?

Un éditeur, par contre, lui disait :

— Il y a quelque chose dans votre roman, mon ami, mais comme cela serait mieux à la scène, faites-en donc un drame ! D'ailleurs, il en pleut, cette année, des romans, ça ne se vend plus. Essayez donc du théâtre !

Et à chaque fois que je le rencontrais, Charles, toujours plus enthousiaste, toujours plus confiant (il y a des grâces d'état !) me narrait de nouvelles démarches, me faisait part de nouveaux espoirs et, devant un tel optimisme, je n'osais le détromper. Ses illusions lui passeraient assez tôt, et sans que personne se charge de lui ouvrir les yeux !

Or, un jour, il vint me voir, radieux, vibrant et me conta d'une haleine ce qu'il considérait comme un succès. Un auteur en vogue, un de ces maîtres dont les moindres pages sont attendues comme une manne par leurs admirateurs, c'est-à-dire par presque tout le monde, un écrivain illustre, dis-je, était, depuis quelques semaines, en villégiature dans nos murs. Charles s'était enhardi, lui avait écrit, puis, par faveur spéciale, avait pu lui parler et, chose plus mirifique encore, avait pu laisser au maître un manuscrit, une pièce de théâtre, et le maître, affable, bon enfant, lui avait promis de le lire et de lui faire savoir son avis sur la valeur de l'œuvre.

— Vous voyez ma veine ? Si Rouget trouve ma pièce jouable, je vais tout de suite la présenter à Lebonnard qui ne peut pas ne pas la monter ; voyons, il ne-le-peut-pas !

Que voulez-vous répondre à ça ?

Charles vécut dans son rêve pendant deux ou trois semaines, puis se décida à retourner au Grand-Hôtel. Rouget n'était plus en Suisse, rappelé à Paris pour les répétitions de son « Carreau », mais il avait, à son départ, déposé au bureau de l'hôtel le manuscrit de Charles accompagné d'un mot aimable et d'une lettre d'introduction pour Lebonnard, le directeur du théâtre municipal.

Malheureusement, Lebonnard était aussi en vacances, on ne savait où. Charles s'impatientait, tournait et retournait à chaque instant la lettre d'introduction entre ses doigts, si bien qu'un beau soir, la regardant devant la lampe, il put lire par transparence ces mots : « ce jeune

coquebin... » Etonné, pris d'une curiosité invincible, inquiet un peu, il ne put résister et rompit l'enveloppe. Ce fut le coup de massue :

« Mon cher Lebonnard (disait le maître si bon enfant et si amène), même en Suisse, perdu dans la foule cosmopolite d'un grand hôtel, presque incognito, je ne puis échapper aux jeunes demandeurs de conseils, ces « montreurs d'ours » impénitents. Je ne puis me débarrasser de ce jeune coquebin qui crut devoir pondre une astarté (quatre actes et en vers !) qu'en vous le renvoyant, ce dont je vous prie de me pardonner.

» Je n'ai d'ailleurs pas lu son chef-d'œuvre, étant à Lausanne pour me reposer, et calmer mes nerfs... »

Cette fois, Charles douta de sa veine. La leçon était rude, en effet, et aujourd'hui, il grossoie des actes en l'étude d'un notaire de la place.

Et pourtant, comme il l'a entendu dire souvent, je vous promets qu'il « y a quelque chose » dans son Astarté ! C. A.

« REVOYANCE »

IL y aura tantôt trente ans — c'était en août 1883 — que le pasteur Alfred Ceresole, un de nos écrivains vaudois le plus lus et le plus justement goûtés, dédiait ses *Scènes vaudoises* (*Journal de Jean-Louis*) « à la mémoire du Doyen Bridel, à l'auteur du « Conserveur suisse », à l'ami passionné de son pays et de ses traditions, à l'observateur intelligent de nos mœurs et de notre langage. »

Et dans sa préface, adressée « A ses amis », l'auteur disait, entre autres choses charmantes, ceci :

« Ces *Scènes vaudoises* vous rappelleront le souvenir de bien des réalités, aujourd'hui lointaines. Aux uns, elles remettront en mémoire les tranquilles et douces soirées passées ensemble près de la noire chaudière du chalet montagnard ; aux autres, les graves péripéties des jours sérieux de 1870 et 1871, alors que nous fûmes aux frontières ; à ceux-ci, les impressions de la nature surprise dans sa candeur alpestre et rustique ; à ceux-là, la vie et les travaux champêtres ; à tous, je veux l'espérer, le souvenir des moments heureux qu'amène toujours avec elle une franche et cordiale amitié.

» Et maintenant, modeste petit livre, sors de ton nid vaudois ! Prends courage ! Cherche et trouve ton monde ; souris aux cœurs simples ; fuis les jaloux ; écoute les sages ; crains les moqueurs ; évite les sots ; sème joyeusement ton grain, en laissant tourner tes pages. Instruis, distrais, console et, sous ton rustique langage, fais aimer le pays ! »

Un hasard, très heureux, nous a remis entre les mains les *Scènes vaudoises*. Nous avons éprouvé, à relire ces récits, toute la joie intime de la première rencontre et qu'y peut toujours trouver tout bon Vaudois.

Au nombre de ces récits, écrits en ce parler vaudois, si savoureux, quand il est bien le langage familial de nos campagnards et non le pastiche vulgaire et grossier qui, trop souvent, dans les villes, se fait impudemment passer pour lui, nous avons goûté avec un plaisir tout particulier, celui qui est intitulé : *Le revenant du cimetière*. Ce récit, très amusant, qui eut grand succès jadis, dans les conférences faites par l'auteur ou dans d'autres séances de lecture, est sans doute ignoré de la génération actuelle. Le voici. Il amorcera sûrement, chez plusieurs, le désir de lire les morceaux, non moins attrayants, qui l'accompagnent.

Il leur sera très facile de satisfaire ce désir, car MM. Payot et Cie, libraires, ont eu l'excellente idée de rééditer dans le 5^{me} fascicule du *Romand romand* (60 cent.), les plus savoureux de ces récits.

Le Revenant du cimetière.

Mon cher oncle Frédéric,

Il faut que je t'écrive par rapport à une aventure qui nous est arrivée hier et qui amusera, j'en suis sûr la tante. Rien que d'y penser, ma pauvre femme en a encore la grûlette. De sa vie elle n'a eu une aussi puissante frayeur.

C'était contre les dix heures du soir. On avait tout bien gouverné. Chacun était rentré. On était prêt à se réduire. Les petits dormaient.

La nuit était plus noire que de l'encre. Le vent soufflait. On l'entendait piouler dans la grange et sur le soliveau. Les sapins faisaient grand bruit. On sentait venir l'orage, quoi ? ou, en tout cas, une grosse carre.

Seule, la mère était sortie pour aller chercher encore un seillon à la fontaine. Rentré dans la chambre, je curais ma pipe près de la fenêtre.

Tout à coup, ne voilà-t'y pas la Julie qui revient en courant, les yeux tout épouaillés ; elle ne pouvait pas ravoir son souffle.

— Jean-Louis ! qu'elle me dit, Jean-Louis !... Mon père, est-il possible !... Viens vite !... On aperçoit !...

— Tais-toi ! que je lui fais ; c'est pas possible !

— Je te dis que si... J'ai aperçu là-bas... derrière l'église... près de la cure... dans le cimetière... près du mur...

— Eh bien, quoi ?

— Un homme qui rebouille les morts.

— Aque ! te voilà toujours avec tes histoires.

— Eh bien, viens voir... viens voir, qu'elle me fait, si tu ne veux pas le croire.

Bon ! Je t'enfonce mon bonnet noir sur les oreilles et me voilà dehors. On ne voyait pas une goutte. La femme avait pris un manche à balai d'une main et de l'autre elle trivognait mon molleton.

Arrivés près de la fontaine, elle me dit :

— Tiens ! ne vois-tu pas... là-bas, cet homme contre le mur ? Je te dis, moi, que c'est le sorcier ou le revenant.

Ma foi ! il n'y avait pas à dire : le revenant y était bien. C'était un puissant gaillard. On le voyait rebouiller le cimetière. Tantôt les bras en bas, puis les bras en l'air, il se baissait, se relevait, faisait trente-six manières !

« Que dianstre fait-il bien là ? que je me dis. Je n'ai pourtant pas la berlué. C'est bien un homme. Je parie qu'il déterre un mort... Oh ! il y a de la sorcellerie ou de la canaillerie par là. »

Mon cher oncle Frédéric ! mon cœur battait la générale. Mais je me suis mis à penser : « Pourtant, Jean-Louis, tu n'es pas un foutriquet ! Ce n'est ni un revenant, ni un Allemand qui veulent te faire peur. »

Bon ! Je ne fais ni un ni deux ; je te prends un caillou sur le mur et, crah ! je te l'y jette contre ; après quoi je baisse la tête et je me cache.

Au bout d'un moment, je me relève ; je guigne : rien n'y a fait ; mon corps continue son commerce.

— Attends-te voir, pourtant ! Tu auras bientôt ton affaire !

Je prends une palanche, il s'agit de lui tricoter les côtes au tout fin.

— Non, non, Jean-Louis, n'y va pas ! que me dit la Julie en me tirant par la manche et en n'osant pas crier, tant elle avait peur. Tu attraperas un mauvais sort. S'il te plaît, mon Jean, ne fais pas le fou !

— Laisse-moi faire ! que j'y fais. Cache-toi derrière la fontaine et pas un mot !

— Non ! Jean, mon Jean ! n'y vas pas ! écoute-moi !

— N'aie pas peur !

Je longe le petit mur du cimetière avec ma palanche. Il s'agissait de prendre le gaillard par derrière et de lui roiller dessus sans avertissement.

Je fais vingt pas à croupeton ; je m'arrête pour regarder par dessus le mur, pour voir si ce gabellou y était encore. Oui, ma foi, il y était !

Ah ! mon cher oncle Frédéric, je l'avoue qu'à ce moment l'émotion m'a pris, et je me mis à trembler comme la feuille. Je me suis mis à réfléchir, à penser en moi-même qu'on est pourtant bête de s'exposer pour rien, de se faire tant de mal pour peu de profit, que je n'aurais pas dû me mêler de cette affaire, que la Julie pouvait avoir raison, que les femmes ont bien du bon, que je serais mieux dans mon lit, etc.

En vérité, n'était la bourgeoise, j'allais virer les talons.

« Tout de même... mais ! Jean-Louis ! que je me

dis, ah ! tu n'es pas plus crâne que ça ! Tu irais caponner ! Voyons, es-tu municipal ou une Jeannette ? As-tu passé ton école ou n'es-tu qu'un tabornio ? Hardi ! il s'agit de se montrer, d'arriver près de lui, de cambillonner ce mur et d'y donner la brûlée, en lui touchant la peau un peu lestement... Si tu renasques, tu n'es plus un citoyen ; il te faut rendre tes épauettes...»

Un peu remis par tous ces raisonnements et tatonné par la Julie, à laquelle il aurait fallu dire que j'avais eu peur, je me glisse un peu plus loin comme un matou. Arrivé au bon coin, derrière la muraille, près de l'endroit où se trouvait mon sorcier, j'écoute un moment... Rien ! point de bruit ! excepté les vaches de l'oncle Abram qui tapaient des cornes, là-bas, dans l'écurie et les sons du violon de monsieur le ministre, qui jouait encore, pour finir la veillée, un petit refredon près de sa fenêtre.

« C'est le moment, que je me dis. Allons-y rondo et tapons sur le coquin ! »

Des deux mains, je prends ma palanche ; tout doux je me mets de pointe ; je m'aguille sur le mur ; je lève les bras et, en prenant mon élan et en sautant en bas, crah ! je donne un si terrible pétard que ma palanche casse et que me voilà en bas dans le cimetière, étendu dans les moites et les cailloux.

Oh ! mon pauvre oncle, si tu avais vu ton neveu dans ce moment, lui, un municipal, le nez dans les orties ! J'étais plus mort que vif. Je n'osais pas lever la tête ni ouvrir les yeux ; je m'attendais à être assommé de suite.

« Jean-Louis, tu es cuit ! que je me disais. C'est ta dernière. Le sorcier va te régler ton compte. »

Pas du tout ! pas un mot ! pas le moindre mal ! Je me relève : point d'homme ! mais sais-tu quoi, oncle Frédéric ? Contre le mur du cimetière, l'ombre de monsieur le ministre, qui était dans sa chambre et qui jouait du violon !

Et voilà, mon bon oncle, comment bien des femmes font les revenants ! ALFRED CERESOLE.

L'AVIS DU DIRECTEUR

Ceci pourrait servir de suite à l'article inséré plus haut et intitulé : *Simple histoire*.

UN jeune auteur remet à un directeur de théâtre un manuscrit attaché avec un ruban. Il conjure le directeur de lire sa pièce et de lui en dire franchement son avis.

Le jeune homme attend deux semaines et s'en va retrouver le directeur à qui il avait remis sa pièce. Il ne peut obtenir de réponse.

Vingt fois il retourne, en vain toujours, frapper à la porte du directeur.

Enfin, ce dernier, fatigué de ces visites et voulant se débarrasser de l'importun, lui fait :

— Ah ! vous voilà, monsieur ; je suis bien aise de vous voir. J'ai lu votre pièce.

— Eh ! bien, comment la trouvez-vous ?

— Vous m'avez demandé de vous dire franchement mon avis ?

— Sans doute.

— Vous le voulez ?

— Absolument.

— En ce cas, je vous dirai que votre pièce annonce du talent, mais qu'elle ne nous convient pas.

— Et pourquoi ?

— Le sujet en est trop léger ; il n'y a pas d'attente de la scène.

— Mais le dialogue ?

— Oh ! il est beaucoup trop diffus. Des longueurs, des longueurs.

— L'exposition ?

— Obscure.

— Le dénouement ?

— Trop brusque.

— Enfin, l'ouvrage ?

— Annonce des dispositions, mais ne mérite pas les honneurs de la scène.

— Je vous remercie de vos observations, monsieur, dit le jeune homme.

Puis, prenant le rouleau des mains du directeur, il dénoue le ruban et fait voir à ce dernier qu'il ne lui avait remis qu'un cahier de papier blanc.

CHACUN SON GOUT

BIEN que, cette année, la pluie persistante et froide — une vraie pluie d'arrière-augot — coupe court à toute hésitation et plaide éloquentement la cause du chez soi, il est permis de se demander ce qui est le mieux de villégiaturer ou d'excursionner.

On répliquera, sans doute, que la question est oiseuse ; qu'elle est toute résolue ; que villégiaturer ou excursionner ne valent mieux ni moins l'un que l'autre, chaque personne agissant en cela selon son goût. Rien de plus juste.

Mais à quoi ne réplique-t-on pas ?

L'amateur de villégiature est évidemment un homme qui aime son chez soi, mais qui, l'été venu, pour faire comme tout ceux qui le peuvent et dont il veut être, loue un appartement à la campagne ou s'en va dans un hôtel ou une pension.

S'il prend asile dans un appartement où il emmène son personnel domestique, l'amateur de villégiature aime à se croire chez lui. Il passe comme chat sur braise sur tous les inconvénients de cette installation provisoire et sommaire et s'évertue, pour affermir son illusion, à acclimater ses habitudes, ses petites manies à ce nouveau milieu.

Il fait bonne connaissance avec les propriétaires de la maison, avec les voisins, avec les autorités. Il s'intéresse à toutes les questions qui préoccupent les habitants, à tous les potins de la localité. Et, faible bien humain et presque inconscient, il prend fait et cause pour l'un ou l'autre, se passionne même, en certains cas. Il se fait du mauvais sang, tout comme à la ville, pour mille questions peu intéressantes, en somme, et auxquelles il ne changera rien.

Mais il est content. Tout le monde le connaît et le salue. Il s'informe des récoltes de Pierre, de Jaques, de Jean. Il sait que le premier a vu ses pommes de terre pourrir ; que le second a rentré son foin dans de bonnes conditions ; que le troisième aura beaucoup de pommes. Il s'est créé là toute une vie nouvelle, différente par son cadre de celle qu'il vit à la ville, mais bien assez semblable à celle-ci, quant au fond. C'était pas la peine, assurément... vous connaissez le refrain.

L'amateur de villégiature qui n'appartient pas à cette population volante dont les hôtels et pensions sont l'habituel domicile et qui s'installe pour quelques semaines, en été, dans ces établissements, coule une vie terne, sans doute, mais exempte de tout autre souci que celui de ne pas manquer à l'appel de la cloche de la table d'hôte. Il reste peu dans sa chambre, dont l'ameublement est fort sommaire. Il est « dehors » le plus possible, même par la pluie. Il lit beaucoup, par désœuvrement, et vit surtout dans le milieu factice des romans qu'il dévore. Outre les promenades, sa principale préoccupation est d'aller à la poste, s'enquérir si des lettres sont arrivées à son adresse ou si le cabinet de lecture auquel il est abonné lui a envoyé de nouvelle pâture.

L'excursionniste, en revanche, voit des pays de lui inconnus, et bien qu'il fasse de plus en plus la remarque qu'en notre temps de faciles et rapides communications, d'échanges intenses de gens et de choses, il faille aller fort loin pour voir réellement du nouveau, sa curiosité trouve quand même toujours quelque satisfaction. Et puis, il a le précieux avantage d'ignorer tout des compromissions, des disputes, des ambitions, de la vanité, des jalousies, des mesquineries des populations au milieu desquelles il passe. C'est là un grand point.

L'excursionniste s'instruit — s'il le veut bien — de choses parfois très intéressantes. Il apprend souvent à aimer mieux son pays, en constatant que la vie y est plus avantageuse encore que dans certaines contrées sur lesquelles il s'était fait de trompeuses illusions.

Si un site, une localité, lui cause un jour quelque mécompte, le lendemain lui offre quelque compensation.

Le temps n'est-il pas propice, l'excursionniste change de lieu. Et quand bien même la guigne le poursuit, il n'en pâtit pas autant que s'il était fixé quelque part. Le mauvais temps est beaucoup moins désagréable en voyage qu'en villégiature. Distré par mille choses, on n'y pense que par ci par là, en passant sous une gouttière. On a aussi, en pareil cas, la ressource de consulter son horaire, de modifier son itinéraire, de compiler ses notes d'hôtels. Regarder, d'un même lieu, pendant un certain temps, tomber la pluie, est mortel. On ne peut se permettre cela que chez soi, parce qu'alors on ne la regarde pas, la pluie ; on a autre chose à faire. En voyage également, on a moult occasions de ne pas y faire attention. Et puis, la pluie ne tombe pas de la même façon, partout.

La vie.

Quand je naquis, j'étais tout nu ;
Je le serai, quand la Parque inhumaine
M'entraînera dans un monde inconnu ;
Faut-il donc prendre tant de peine
Pour m'en aller comme je suis venu ?

(*Almanach des Muses.*)

Lumen. — En temps de grandes chaleurs, la salle du Lumen, fort bien aérée, est un refuge très goûté. Cette année, il n'y a pas, hélas ! à se défendre contre la chaleur ; nous avons un « été-à-à », oh ! très façon. Mais la salle du Lumen ne désemplit pas pour cela, au contraire. L'éclectisme qui préside à la composition des programmes explique la fidélité du public.

Théâtre d'été. — « Théâtre d'été » est presque une dérision. C'en serait une, à coup sûr, si le Casino de Montbenon, qui devient de plus en plus le rendez-vous aimé des Lausannois, ne prêtait ses élégantes salles à M. Tapie, quand le temps inclément chasse de la terrasse les fidèles habitués de ses *Soirées-variétés*, toujours très attrayantes.

Cinéma-Palace. — C'est l'ancien Théâtre Lux, qui a fait peau neuve. Il a rouvert hier soir, vendredi. Ce fut un succès, dans toute l'étendue du terme. Personne n'a reconnu la très modeste et fort incommode salle d'antan. C'est aujourd'hui une installation toute moderne, élégante, confortable et offrant toutes les garanties voulues de sécurité. Et le spectacle est à l'avenant, de plus un excellent petit orchestre est attaché à l'établissement. Le grand succès de cette semaine est le drame vécu : « Les deux sergents », vraiment remarquable quant à l'interprétation et quant à la beauté et à la netteté des films.



CHOCOLATS
EXTRA
FONDANTS

Suchard

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^o.